

La pomme

Serge m'appelle, il ne va pas bien. Je me dis que c'est normal avec les attentats, 129 morts et plus de 300 blessés, c'est normal qu'il n'aille pas bien, c'est d'autant plus normal qu'il a opéré toute la nuit et qu'il n'a dormi qu'une heure ou deux. Mais Serge me dit que ce n'est pas ça, qu'il a honte de le dire, mais qu'il veut quand même me le dire. « Alors, parle Serge, je t'écoute, je ne peux pas t'aider si je ne sais pas ce que tu as dans la tête ! — Il m'arrive un truc de dingue, un vrai truc de cinglé ! dit-il. — Je t'écoute, ajoutai-je. — Dans la nuit de vendredi à samedi, j'ai opéré une femme qui avait reçu une balle dans le ventre. L'opération s'est bien passée, elle est sauvée, l'opération s'est terminée vers 5 h 30. J'étais tellement fatigué que je suis resté à l'hôpital, je n'ai pas eu le courage de rentrer, je voulais aussi rester disponible, je me suis donc assoupi environ deux heures, j'ai dormi dans le lit de garde du service, je me suis d'ailleurs fait piquer par des puces. Mais venons-en aux faits. Vers 7 heures, quand je me suis réveillé, j'avais une dalle pas possible, j'avais rien mangé depuis près de quinze heures. Dans la salle de garde, il y avait une belle pomme toute rouge sur une étagère, je n'ai pas pu résister, je ne savais pas à qui elle était, mais peu importe, je dirai que c'est moi. Je l'ai donc prise et mangée... Mais sais-tu d'où venait cette pomme ? » Serge semblait attendre une réponse, mais comment aurais-je pu savoir ? Je ne répondis pas, j'attendais tout simplement qu'il poursuive son récit. « Alors ! Devine un peu d'où venait cette pomme ? » Cette fois, je compris qu'il fallait que je réponde. « J'en ai aucune idée. D'un primeur ? D'un petit commerçant ? — Bien sûr, t'aurais aussi pu me dire qu'elle venait d'un pommier ! Mais tu ne devineras jamais par où elle est passée ? — Non... je ne sais pas, dis-le-moi ! — Essaie de deviner ! — Je ne sais pas... Elle appartenait à un blessé que vous avez opéré ? — Non ! Si ce n'était que ça, je ne serais pas aussi perturbé ! — Je ne sais pas... Tu m'as dit qu'elle était rouge... elle n'était quand même pas pleine de sang ? — Non, ça va pas, je ne suis quand même pas idiot, je n'aurais jamais mangé une pomme pleine de sang... Mais, bon, arrête de chercher, je vais te le dire, tu ne trouveras jamais... Un médecin l'a sortie du vagin d'une femme. Tu sais, il n'y a pas eu que les blessés des attentats cette nuit. Il y a eu également les urgences habituelles, les personnes qui viennent pour toutes sortes de raisons, et pour lesquelles il faut établir rapidement un diagnostic pour les aiguiller dans le bon service. — Excuse-moi de te couper, mais comment as-tu appris que cette pomme venait de là ? — Je te l'ai dit, je ne voulais pas qu'on m'accuse de l'avoir

fauchée, aussi quand j'ai vu arriver une équipe de médecins et d'infirmières, je leur ai tout de suite montré le trognon que j'avais soigneusement reposé sur l'étagère. De Vaujany, le chef de service que je déteste a alors éclaté de rire. "Alors M. Nguyen, avait-elle bon goût cette pomme ?" a-t-il lancé à la cantonade. Tout le monde a éclaté de rire. Je n'ai pas compris. Quel idiot j'ai été ! J'ai répondu bêtement oui. Il a ajouté : "Elle n'avait pas un arrière-goût de vagin des fois ?" Je n'ai encore pas compris l'allusion, j'ai encore été idiot, j'ai encore insisté en disant tout simplement : "Non, non, elle était très bonne... Je m'excuse de l'avoir mangé, mais j'avais vraiment très faim, je crevais vraiment la dalle. — Mais vous avez bien fait, ne vous excusez pas. Mlle Anouar, vous l'aviez bien lavée ? — Oui, oui !" répondit la belle infirmière aux yeux de biche. En regardant Mlle Anouar dans les yeux, j'ai alors compris que tout cela était vrai... tu imagines un peu l'humiliation, c'est la honte de ma vie... je vais devoir traîner ça toute ma vie ! — Serge, tu exagères, quelques années peut-être, mais pas toute ta vie. Et, excuse-moi d'insister, mais es-tu sûr que ce n'est pas une blague, un mauvais tour qu'ils ont voulu te jouer ? Comment cette pomme pourrait-elle provenir du vagin d'une femme ? — Ah ! David, on voit bien que tu ne sais pas ce que c'est que les urgences. On voit vraiment de tout, tu ne peux pas t'imaginer. Le mois dernier, un type est arrivé aux urgences, il avait l'air complètement coincé, il n'osait pas parler... mais il a bien fallu qu'il crache le morceau. Il a alors dit, c'était en pleine nuit : "J'étais tout nu dans ma cuisine, je sautillais, et paf ! je suis tombé sur une carotte." » Je ne pus m'empêcher de rire. Serge poursuivit : « Tu n'imagines pas tout ce que les femmes peuvent se fourrer dans le vagin et les hommes dans le derrière. Si on gardait tout, on aurait de quoi en faire un musée. » Je ris à nouveau.

« Au fait, Serge, tu m'appelles d'où ? Tu es à l'hôpital ? — Non, chez moi. — Tu étais de repos ? Tu ne travaillais pas ce matin ? — Si, mais je n'y suis pas allé. Tu sais, c'est bizarre, je me suis levé à 7 heures comme tous les lundis matin. J'ai été pisser, puis j'ai fait un brin de toilette, j'ai toujours besoin de me nettoyer les yeux à l'eau chaude le matin, de me passer un gant de toilette bien chaud sur le visage, ça me réveille, ça me décolle les yeux ; puis je suis allé dans la cuisine. Là, en plein milieu de la table, il y avait une grande coupe avec des fruits, presque que des pommes. C'est ma mère qui les a achetées ; tu sais, elle a les clefs de chez moi, et comme elle habite à côté, ça m'arrange bien. Elle fait ses courses et les miennes en même temps, ça m'évite de manger n'importe quoi, de me gaver de cochonneries, de commander des pizzas par téléphone. Je me suis alors fait un grand café noir, et je le buvais tout en regardant les pommes. J'ai horreur de jeter,

j'ai horreur de gaspiller, tu me connais, mais là, ça a été plus fort que moi, j'ai enlevé toutes les pommes de la coupe et les ai jetées dans la poubelle, je les ai même arrosées de liquide vaisselle pour être sûr de ne pas être tenté de les récupérer ultérieurement. Puis j'ai téléphoné à ma mère, c'était juste avant de t'appeler, et lui ai dit : " Maman, ne m'achète plus jamais de pommes, je n'aime plus les pommes ! " Elle a essayé de me raisonner, en me disant que c'était excellent pour la santé, que les pommes contiennent de la pectine, que c'est très bon pour la digestion. Je me suis alors énervé, car je la connais bien, elle est têtue comme une mule, j'ai alors crié dans le combiné : " Eh bien maman, fais ce que tu veux, mais je te préviens, tes pommes elles iront directement dans la poubelle. Jamais plus je ne mangerai une pomme de ma vie ! " Elle n'a pas dû comprendre, elle a dû se demander ce qui m'arrivait. C'est la première fois que je hurle comme ça dans le téléphone, mais c'était pour qu'elle comprenne vraiment, qu'elle ne m'achète plus jamais de pommes ! Et encore, elle est tellement têtue que je suis presque sûr qu'elle va continuer à m'en acheter. — Et tu ne comptes pas lui dire pourquoi ? le coupai-je. — Ça va pas ! Pour que tous mes oncles et toutes mes tantes finissent par l'apprendre. On voit que tu ne la connais pas, elle irait le raconter à ses frères et sœurs en leur disant de ne surtout pas le raconter, mais au final, tout l'immeuble finirait par le savoir. D'ailleurs, c'est bien parce que je sais que je peux te faire confiance que je te le raconte, je sais bien que tu le garderas pour toi. »

Après un bref silence, je demandai à Serge : « Et maintenant, qu'est-ce que tu comptes faire ? Tu vas aller travailler cet après-midi ? — Non, j'ai prévenu que je ne viendrais pas aujourd'hui, j'ai dit que je n'étais pas bien. — Eh bien, profite-en pour te reposer, recouche-toi, et tu verras que demain ça ira mieux. — Ça m'étonnerait ! — Tu comptes quand même aller travailler demain ? — Non, je ne crois pas. — Qu'est-ce que tu veux faire alors ? — Démissionner ! — Attends, Serge, tu ne vas quand même pas démissionner à cause d'une pomme ? — ... Si... pourquoi pas ? Je crois que tu ne réalises pas à quel point je me suis senti avili. Ça me paraît impossible d'y retourner, j'aurais tout le temps l'impression de les entendre rire dans mon dos... Je crois que je vais aller m'installer au Vietnam, j'ai de la famille à Hanoï, des oncles et des tantes, et ma sœur qui est architecte. — Et Sophie, je croyais que tu voulais l'épouser ? — Ses parents ne veulent pas d'un Chinois, enfin, c'est surtout son père, sa mère m'aime bien. — Arrête, là tu déconnes Serge, on n'est plus au XIXe siècle. Sophie n'a pas besoin de l'avis de ses parents pour t'épouser ! — C'est une famille très catho, et Sophie ne fait rien sans l'avis de ses parents. Par devant, comme ça, ils sont gentils, ils me reçoivent,

mais par derrière ils n'en pensent pas moins. Tu sais, un jour que j'étais aux toilettes alors que ses parents me croyaient sans doute dans la chambre avec leur fille, je les ai entendus se disputer à mon sujet. Sa mère disait : " Il est quand même médecin, il a fait les mêmes études que Sophie, il s'est même spécialisé en chirurgie viscérale. — Je sais, je sais, répondit son père. Je ne dis pas, si elle n'avait pas fait d'études, ce serait assurément un bon parti. Mais nous ne sommes pas dans cette situation. Vu qu'elle a le même niveau d'études que lui, ou presque, je pense qu'elle peut trouver mieux, je te l'ai déjà dit plein de fois, ça ne me plaît pas qu'elle veuille épouser un Chinois, on ne sait jamais ce qu'ils pensent, ils n'ont pas la même mentalité que nous ! — Ce que tu peux être vieux jeu quand même ! " a alors ajouté sa mère. Elle a même traité son mari de raciste. Et puis tu vois, David, ce qui m'énerve par-dessus tout, et ça je le sais par Sophie, c'est que quand je ne suis pas là, son père ne m'appelle jamais par mon prénom, pour lui je suis « le Chinois ». Tu te rends compte, ça fait trois ans que nous sortons ensemble et nous en sommes toujours là, son père ne sait même pas que je suis d'origine vietnamienne, ou il feint de l'ignorer. »

Nous discutâmes ainsi pendant plus d'une heure. J'essayai de lui remonter le moral, de le dissuader de démissionner, de ne pas agir sur un coup de tête, mais rien n'y fit, il avait vraiment le moral à zéro. « Tu sais, David, j'en ai marre, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Tu sais, David, j'en ai marre de ces connards qui m'insultent à longueur d'année ! Au moins, au Vietnam, on ne m'emmerdera pas ! — De quels connards tu veux parler ? demandai-je. — J'en sais rien, un peu tout le monde. Regarde, pas plus tard que la semaine dernière, en entrant dans la chambre d'un patient, celui-ci a dit à l'infirmier en me désignant du regard : " T'es venu avec ton valet ! " En plus, tu sais, je ne suis pas très grand, je ne fais qu' 1,65 m, je suis le plus petit de tout le service, les Vietnamiens ne sont pas très grands. Au moins, à Hanoï, je n'aurai pas ce complexe-là ! » J'entendis Serge rire légèrement après cette dernière remarque.

Moins de trois semaines plus tard, je reçus une invitation, Serge fêtait son départ, il avait trouvé du travail à Hanoï. J'étais sidéré de la vitesse à laquelle les événements s'étaient déroulés. Je le connaissais depuis plus de dix ans, cela faisait dix ans que nous jouions un soir par semaine au ping-pong. Et voilà qu'il partait pour Hanoï ! J'eus aussi un réflexe égoïste, celui de me dire que je n'aurais plus de médecin personnel, je ne saurais plus qui appeler en cas d'urgence. Serge était en fait beaucoup plus que mon ami, il était celui qui m'avait sauvé la vie une nuit de janvier 2012. J'avais fait une infection pulmonaire, j'avais plus de 40 °C de

fièvre, j'étais paralysé, je n'arrivais plus à bouger. Qui plus est, il y avait eu des complications, une névralgie d'Arnold avec des douleurs épouvantables à l'intérieur de la tête. J'avais cru mourir tellement j'avais mal. Je me rappelle que je m'étais dit : « Avec des douleurs pareilles à l'intérieur de la tête, c'est sûr, j'en garderai des séquelles. » Serge était accouru en pleine nuit, il était d'une incroyable gentillesse, d'un incroyable dévouement avec ses amis, toujours prêt à se déplacer, même en pleine nuit, en plein hiver, et vous l'offensiez en voulant le dédommager, jamais il n'acceptait un centime. Cette nuit-là, encore, il s'était occupé de tout.

Serge avait réservé dans un restaurant asiatique de Belleville. Nous étions une petite dizaine, tous ceux qu'il aimait bien, tous ceux du club de ping-pong avec lesquels il jouait le plus souvent. Serge m'avait encore téléphoné le matin, pour me rappeler de ne surtout pas parler de la pomme, personne n'était au courant, j'étais le seul. Serge avait dit, dès notre arrivée : « Vous pouvez commander ce que vous voulez, l'addition est pour moi, le vin aussi, et j'insiste, je ne veux plus en entendre parler. » Toute la soirée, les questions avaient fusé, concernant son départ, et Serge y avait répondu calmement, il avait réfléchi à l'avance à ce qu'il allait nous dire : « Il y a longtemps que j'y pensais, mais j'hésitais, et puis là, on vient de me faire une proposition très intéressante à Hanoï. J'en profiterai pour faire une formation en acupuncture, il y a longtemps que j'en avais envie. » Et puis, en fin de repas, comme cela arrive parfois, même entre les meilleurs amis, la discussion prit un tour gênant et dérapa quelque peu. Ahmed, son meilleur ami, infirmier au SAMU, se mit à l'asticoter après avoir un peu trop bu. « Serge, je n'arrive pas à croire à tout ce que tu nous as raconté ce soir. Pourquoi tu mens ? Reconnais que c'est à cause des attentats, que tu trouves que la France n'est plus un pays sûr... Tu as la trouille, mon petit Serge, allez ! avoue-le ! » J'intervins : « Arrête Ahmed, tu as trop bu, tu ne vas pas gâcher une belle amitié par des paroles que tu regretteras plus tard ! — Mais quoi ! qu'est-ce que j'ai dit de mal ? C'est pas vrai que vous en avez marre des islamistes ? Tu ne crois pas que je vois comment les gens me regardent dans le métro, je n'ose plus sortir avec un sac ! — Arrête Ahmed, repris-je, ce n'est pas le moment, tu as trop bu. » Ahmed se servit un autre verre et se leva. « Je bois à la santé de tous les gens ici présents. » Il parlait fort, c'était gênant, les tables voisines le regardaient. Il reprit : « J'ai honte de notre religion, j'ai honte que l'islam engendre de tels monstres... car il faut bien le dire, ils ne sont pas nés tout seuls, c'est bien notre religion qui les a engendrés !... » Serge se leva et le prit par les épaules. Il força son ami à se rasseoir. « Calme-toi Ahmed, tu dis n'importe quoi. Et puis, si tu veux savoir,

mon départ n'a aucun rapport avec les attentats. J'adore la France, c'est un très beau pays. Je me sens autant en sécurité ici que dans n'importe quel autre pays. Et si tu veux vraiment savoir pourquoi je pars, eh bien c'est à cause d'une pomme ! — À cause d'une pomme ! s'exclama Ahmed. — Eh oui, à cause d'une pomme, confirma Serge. Je me suis senti humilié, avili, à cause d'une pomme, à cause d'un incident qui s'est déroulé à l'hôpital où je travaille. Mais, s'il vous plaît, ne m'en demandez pas plus, je n'ai pas envie d'en dire plus, cette histoire a déjà été assez humiliante pour moi... Un jour, peut-être, dans dix ans, je vous la raconterai, parce que j'ai l'intention de revenir vous voir souvent. Chaque année je reviendrai passer mes vacances ici, voir mes parents, et vous tous, mes amis. »

